

OTSUICHI

*Rendez-vous
dans le noir*

**Roman traduit du japonais par
Myriam Dartois-Ako**



*Éditions
Philippe Picquier*

Honma Michiru avait pour la première fois constaté ses problèmes de vue dans la salle d'attente d'un hôpital, trois ans plus tôt. Elle n'avait jamais beaucoup fréquenté les hôpitaux et n'aurait su dire si les néons éclairaient toujours aussi faiblement ou si, endommagés, ils avaient besoin d'être remplacés.

Une femme assise avec son enfant sur une banquette toute proche lisait un magazine, sans la moindre difficulté. En l'observant, elle réalisa que ce n'étaient pas les néons qui posaient problème, mais ses yeux.

Le médecin lui annonça qu'elle perdrait presque complètement la vue sous peu. Tout découlait de l'accident. Elle traversait la rue quand une voiture, grillant le feu, l'avait renversée. A part un violent choc à la tête, elle n'avait souffert d'aucune blessure. Et pourtant, la lumière l'avait abandonnée.

Elle n'avait pas perdu la vue brusquement, comme on bascule un interrupteur. Tout doucement,

en une semaine, la lumière captée par les yeux de Michiru s'était amenuisée.

Alors que l'obscurité envahissait graduellement son champ de vision, Michiru se rappelait être restée étrangement maîtresse d'elle-même.

Ses capacités visuelles diminuées de moitié, tout autour d'elle se trouva plongé dans un crépuscule permanent.

L'arrière de la maison donnait sur la gare ; quand on ouvrait la fenêtre du salon, on avait les quais sous les yeux. Le soleil cognait fort cet été-là. Certaines personnes mettaient leur main en visière au-dessus de leurs yeux, cherchant à éviter les rayons du soleil. Des femmes s'abritaient sous leurs ombrelles.

Devant ses yeux, tout était dans un demi-jour. Les gens semblaient plongés dans une eau trouble et noire. Pourtant, les voyageurs dehors avaient l'air éblouis. C'était une sensation étrange. Elle avait l'impression de glisser seule, insensiblement, vers un univers à part, coupé de son entourage.

Elle était navrée pour son père. Du plus loin qu'elle se souvienne, sa mère n'avait jamais été là, elle ne connaissait même pas son visage. Ils avaient toujours vécu tous les deux, père et fille se soutenant mutuellement ; elle ne pourrait plus préparer les repas, s'occuper de lui comme avant. Jusqu'à ce qu'elle s'habitue à cette obscurité, elle ne serait peut-être même plus capable de lui faire la conversation. Elle allait devenir un boulet pour lui.

Au fur et à mesure que Michiru se faisait aspirer par ce monde d'épaisses ténèbres, elle avait tout bonnement eu l'impression de partir seule en voyage, en abandonnant son père. Elle se dirigeait vers un lieu nouveau, plus triste et plus calme.

Même une fois entrée à l'université, elle n'avait jamais quitté son père, ni voyagé seule. Etait-ce normal, comparé aux autres ? Michiru n'aurait su le dire, mais elle se serait sentie coupable de le laisser seul.

Finalement, le champ de vision de Michiru avait été submergé par les ténèbres. Tout comme l'aiguille d'une pendule qui se serait arrêtée en pleine nuit, pour ne plus bouger.

Elle n'était cependant pas devenue totalement aveugle. Le soleil ou le flash d'un appareil photo, les lumières vives transperçaient faiblement l'obscurité, se frayant un chemin jusqu'à son nerf optique. Elle ne voyait évidemment pas une lumière brillante. Juste un falot petit point rouge.

Par beau temps, si elle regardait le ciel, un soleil rouge encore plus évanescent que la flamme d'une bougie flottait dans son monde tendu de noir. D'après les explications fournies à Michiru par le médecin, la cécité totale était en fait assez rare.

Sa cécité avait constitué une source d'inquiétude pour son père, jusqu'à ce que celui-ci soit subitement emporté par une attaque cérébrale au mois de juin de l'année précédente.

L'apprentissage du braille s'était révélé aisé. Avant de commencer, elle se demandait bien comment ces groupes de points pouvaient former des caractères, mais une fois les règles assimilées, elle avait été surprise de constater que le système était bien plus simple que les *hiragana*, le syllabaire japonais, ou l'alphabet.

Entre le moment où le médecin lui annonça qu'elle allait perdre la vue et celui où elle devint effectivement aveugle, elle lut des livres en braille avec son père.

Dans le système de braille étudié par Michiru, chaque signe était représenté par l'assemblage de six points, disposés sur deux colonnes et trois lignes.

Un seul point, en haut à gauche, représentait le « a ».

Un deuxième point juste sous le premier donnait le « i ».

Si le deuxième point n'était pas sous le premier mais à sa droite, c'était un « u ».

Enfin, avec un point sous le premier et un à sa droite, on obtenait le « e ».

Parmi les trois points qui formaient le « e », il suffisait d'ôter le premier point en haut à gauche pour obtenir un « o ».

Selon le même principe que le système binaire, les combinaisons possibles étaient exploitées les unes après les autres. Les voyelles constituaient la base à laquelle étaient ajoutés les autres points pour représenter les cinquante syllabes.

Par exemple, la syllabe « ka » était formée en ajoutant au « a » le dernier point en bas à droite. Ce même point associé au « e » donnait « ke ».

Le problème était d'identifier correctement les bosses, du bout des doigts. Le temps eut raison de cette difficulté.

Une fois que Michiru eut complètement perdu la vue, son père emprunta des livres en braille à la bibliothèque. Il semblait toujours inquiet, attentif à ce qu'elle ne se replie pas sur elle-même.

Il apprit avec elle, afin d'être capable d'écrire en braille. S'il avait tracé des caractères sur une feuille, Michiru n'aurait pas pu les lire. Ainsi, il pourrait lui laisser des messages.

Pour écrire en braille, une tablette, un poinçon et du papier spécial sont nécessaires. Une fois la feuille fixée sur la tablette, les points sont creusés dans le papier à l'aide du poinçon à la pointe effilée.

Alors qu'ils venaient juste de finir leur apprentissage, un jour de congé, son père était introuvable, et pourtant il était censé être à la maison. Il avait dû sortir pendant que Michiru se trouvait dans sa chambre à l'étage.

Sur la table de la cuisine était posée une feuille, un message rédigé en braille par son père. Des groupes de petites bosses formaient une ligne horizontale. Le braille s'écrit toujours à l'horizontale.

Pour s'entraîner à déchiffrer du bout des doigts, elle lut le message les yeux fermés. Explorant

attentivement les bosses alignées sur la feuille, elle décrypta chaque caractère, un par un.

Il était écrit : « s e s r u o c s e l e r i a f s i a v e J »

Cela n'avait aucun sens. Elle eut beau passer et repasser son doigt sur la ligne, de gauche à droite, concentrée, c'était bien cela.

Enfin, elle comprit l'erreur de son père et le sens du message.

Le braille se lit en déchiffrant des points du bout des doigts. Mais quand on l'écrit, on creuse des trous avec le poinçon. Pour rédiger un message à lire de gauche à droite, il faut donc imprimer les bosses de droite à gauche avant de retourner la feuille.

Elle avait gardé tous les messages en braille de son père. A sa mort, cela représentait une liasse assez conséquente. Cette masse de papier témoignait sûrement de la solidité de leurs liens. Entre toutes, la feuille sur laquelle était écrit « s e s r u o c s e l e r i a f s i a v e J » était son souvenir le plus cher.

Ces ténèbres dureraient éternellement. L'idée n'abattait pas particulièrement Michiru. L'obscurité était douce. Emmitouflée dedans, elle se sentait seule au monde.

Elle éprouvait déjà plus ou moins ce sentiment quand son père était encore en vie. Même s'il se trouvait dans la même pièce qu'elle, elle

ne le voyait pas et jusqu'à ce qu'il lui adresse la parole, c'était comme si personne d'autre qu'elle n'existait.

Il lui était même arrivé d'oublier sa présence dans la pièce, avant de l'entendre se racler la gorge. Cela l'avait troublée, elle s'était sentie fautive, comme si elle l'avait écarté de sa vie. Chaque rappel de l'existence de son père avait peut-être contribué à freiner sa descente au plus profond des ténèbres.

A présent que son père n'était plus là, ce frein avait disparu. Elle ne lisait presque plus de livres en braille. Dans la maison, il ne restait plus qu'elle.

De temps à autre, elle recevait un appel de celle qui était son amie depuis l'école primaire, Futaba Kazue. Elles sortaient ensemble, achetaient ce dont elle avait besoin. C'était son seul lien avec l'extérieur.

Elle restait souvent plusieurs jours sans adresser la parole à quiconque. Son temps libre, quand elle ne s'occupait pas du ménage ou de la lessive, elle le passait souvent allongée sur les tatamis du salon, le corps ramassé en position fœtale. Elle se disait bien qu'il devait survenir une multitude de choses de par le monde, mais ainsi enveloppée dans l'obscurité, elle se sentait parfaitement coupée de tout cela.

Elle, elle avait la maison et les ténèbres qui l'emplissaient. C'était son monde à elle, compact, dépouillé de toute autre chose. La maison était une

coquille d'œuf, l'obscurité le blanc et elle le jaune. Elle en éprouvait à la fois tristesse et douceur. C'était comme si on l'avait ensevelie, emmitouflée dans un linge doux.

Le vacarme du train express s'éloignant lui rappelait qu'elle se trouvait au Japon. Les rapides ne s'arrêtaient pas à la gare derrière chez elle. Ils passaient leur chemin dans un raffut qui semblait ébranler jusqu'aux entrailles de la terre. Alors, elle réalisait qu'elle n'était pas encore morte.

Continuellement plongée dans le noir, sans rien voir, de nombreux souvenirs lui revenaient. C'étaient surtout les mauvais souvenirs qui refaisaient surface. Si seulement elle se remémorait des choses plus agréables, comme par exemple le jour où, au primaire, elle avait brillé en résolvant un exercice sur lequel toute la classe avait buté, mais non, ce n'était pas le cas.

Un épisode dix ans plus tôt, au collège. Michiru marchait dans le couloir, avec l'impression que tout le monde l'observait, lui lançait des regards en coin. Si elle les regardait, tous détournaient les yeux. Ils se comportaient comme si de rien n'était. Pourtant, il y avait quelque chose dans l'air.

Elle ne comprenait pas et s'en inquiétait quand Futaba Kazue était arrivée derrière elle et avait décollé quelque chose du dos de Michiru. Une page arrachée d'un cahier avait été fixée sur son uniforme avec du scotch. Des mots désagréables y étaient inscrits au marqueur, en grands caractères.

— C'est toujours la même chose, hein ? Moi aussi, j'y ai eu droit il n'y a pas longtemps.

Kazue avait froissé la feuille, l'air désapprobateur et Michiru avait hoché la tête en riant, gênée.

C'était le genre de farce dont tout le monde était victime un jour ou l'autre, il n'y avait pas de quoi se mettre martel en tête. Elle le savait bien.

Malgré tout, après avoir quitté Kazue, elle s'était revue avancer dans le couloir sans savoir qu'elle avait cette feuille collée dans le dos. Elle s'était rappelé comment personne n'avait ouvertement ri, tous avaient ricané en la regardant à la dérobée.

Elle avait vomi aux toilettes. C'était effroyable.

Elle n'avait jamais eu la moindre confiance en elle. Elle était toujours inquiète de son apparence, craignant que quelque chose ne cloche. Il lui suffisait d'entendre fuser un rire pour imaginer qu'on parlait peut-être d'elle, c'était invivable.

Les pupitres de la salle de classe étaient espacés d'une cinquantaine de centimètres. Pour traverser la pièce, il fallait avancer dans cette travée. Si des élèves qu'elle connaissait peu discutaient penchés en avant, empiétant sur cet espace, il lui arrivait de faire un détour, incapable de passer entre eux. Il aurait suffi de leur dire un mot pour qu'ils s'écartent, mais c'était au-dessus de ses forces.

Au collège et au lycée, elle s'était effacée pour ne pas se faire remarquer des professeurs ou des fortes têtes. C'était à peine si elle tenait sur ses jambes. Quand elle sortait, même le simple fait

de marcher dehors la laissait meurtrie des pieds à la tête.

Aujourd'hui encore, quand elle repensait à cette feuille collée dans son dos, elle sentait sa poitrine sur le point de se déchirer. Alors, pour tenir bon, elle se répétait que c'était du passé.

Le monde extérieur débordait peut-être de choses susceptibles de la blesser. Mais à présent qu'elle était libérée de la vue, elle pouvait vivre de l'argent de l'assurance, sans sortir de chez elle, et plus rien ne viendrait la troubler.

Quand elle était petite, il lui arrivait parfois de s'endormir alors qu'il faisait encore jour et de se réveiller dans l'obscurité totale. Dans ces moments-là, prise au dépourvu, elle se sentait perdue. Elle n'avait jamais été plongée dans le noir que la nuit dans son lit, ou bien quand elle passait, pour une raison ou une autre, par un chemin ou un couloir sombre. Dans tous les cas, elle s'y était préparée en éteignant la lumière, en se plongeant dans l'obscurité. Mais au réveil d'une sieste, sans préparatifs, l'effet de surprise vous ôtait votre sang-froid. A dire vrai, à l'époque, elle avait peur du noir.

Les ténèbres, en général, inspirent la crainte. Petite, elle avait peur même dans la maison. L'obscurité est intimement liée aux fantômes et elle était convaincue qu'elle finirait par voir des choses étranges.

Michiru était à présent continuellement plongée dans le noir. Pour avoir peur des fantômes, il lui fallait d'abord interroger sa pendulette parlante afin de savoir si c'était le soir, ou demander à Kazue si la nuit était tombée. Les fantômes l'effrayaient encore un peu. C'est pour cette raison que le soir, bien qu'elle n'en ait pas l'utilité, elle allumait quand même la lumière. Malgré tout, et uniquement dans la maison, l'obscurité était devenue aussi douillette qu'une couverture.

Couchée sur les tatamis du salon, roulée en boule dans les ténèbres, elle songeait parfois à rester ainsi, sans bouger, jusqu'à son dernier souffle. Immobile dans le noir, elle sentirait sur son corps la course des rayons du soleil pénétrant par la fenêtre, le passage du temps limité à la succession ininterrompue des vagues de chaud et de froid.

Elle pourrait survivre des années sans boire ni manger. Elle deviendrait une vieille femme toute ridée, puis, son heure venue, elle s'éteindrait comme on dort, dans une fin douce et paisible qui lui semblait à portée de main.

Elle passait des heures entières allongée, ses seuls mouvements se résumant à un battement de paupières de temps à autre. A force d'inertie, elle ne savait plus si elle s'interdisait de bouger ou si elle en était réellement devenue incapable. Chaque fois, elle se disait : allez, cette fois-ci, je me laisse mourir.

Le bourdonnement sourd du réfrigérateur lui parvint de la cuisine. La maison se décomposait doucement de l'intérieur, dans une pourriture sucrée. C'était l'enfer. Son univers contenu dans la maison tombait lentement, s'enfonçait dans les entrailles de la terre pour finir sa course en enfer. Elle en était convaincue.

Elle se leva, alla jusqu'à l'évier et remplit un verre d'eau. Lorsque l'eau déborda et coula sur ses doigts serrant le verre, elle ferma le robinet. Elle but d'un trait avant de se tourner vers le réfrigérateur.

Elle se trouvait lâche d'être sortie de son inertie. Elle finissait toujours par abandonner en cours de route. Le bourdonnement du réfrigérateur portait aussi une part de responsabilité. Cela lui rappelait qu'elle avait faim.

Certaines personnes s'inquiétaient de voir quelqu'un comme elle vivre seul. Le policier qui avait sonné à sa porte ce jour-là en faisait partie. Un policier... il s'était présenté comme tel et Michiru avait choisi de le croire.

Le tintement de la sonnette était pareil aux ondes concentriques plissant la surface de l'eau. Quand elle l'entendait dans l'obscurité, cela signifiait que, fait rare, quelqu'un se présentait à la porte ; les mouvements ondulatoires de cette présence se transformaient en son et se propageaient, à partir de l'entrée, dans la maison entière.

Quand elle ouvrit la porte, la voix d'un homme jeune la salua. Il lui expliqua qu'il appartenait au poste de police du quartier. Michiru ignorait s'il était en uniforme. Il s'exprima sèchement tout d'abord, mais son ton se radoucit quand il réalisa que Michiru souffrait d'un handicap visuel, et il s'enquit de son quotidien.

Comment faisait-elle pour les repas, les courses ? Si elle avait un problème, qu'elle n'hésite pas à téléphoner au poste, lui dit-il.

Il sortit quelque chose de sa poche. Elle l'entendit faire. Dans l'obscurité, Michiru sentit un frôlement sur sa main. C'était celle de l'homme. Il lui glissa un morceau de papier entre les doigts.

— Je vous ai noté le numéro de téléphone du commissariat, expliqua-t-il avant d'en venir à l'objet de sa visite.

— N'avez-vous rien remarqué d'anormal près de chez vous ?

En entendant le mot « anormal », elle repensa à la matinée. On avait sonné à la porte ; elle était allée dans l'entrée, mais il n'y avait personne. Elle avait ouvert la porte, était sortie en demandant qui était là, sans obtenir de réponse. C'était sans doute une farce des enfants du voisinage.

Elle avait l'habitude, quand on sonnait, d'ouvrir la porte sans vérifier de qui il s'agissait. Le judas ne lui était d'aucune utilité. Cela la chagrina vaguement de faire attendre les visiteurs et elle se précipitait presque toujours pour ouvrir.

Si un cambrioleur entraît et qu'elle se trouvait en danger, elle était décidée à mourir en se mordant la langue.

Le coup de sonnette anonyme ne lui semblait pas mériter d'être signalé, elle n'en parla pas au policier. Elle expliqua qu'elle n'avait rien remarqué et il répondit « bien », semblant hocher la tête. Il avait certainement déjà interrogé les voisins et paraissait s'attendre à cette réponse.

Il lui demanda ensuite si elle n'avait pas vu un jeune homme suspect. « Ah, c'est vrai... », se reprit-il immédiatement, réalisant l'incongruité de sa question. Naturellement, Michiru répondit qu'elle n'avait rien vu.

— Soyez prudente, on ne sait jamais, lui lança-t-il avant de partir.

Une fois seule, Michiru ne sut que faire du papier qu'il lui avait fourré dans la main. Le numéro de téléphone du poste de police y était écrit. Cela l'ennuyait de le jeter. D'un autre côté, elle était bien incapable de lire un numéro griffonné sur une feuille.

Pourquoi donc la police patrouillait-elle dans le quartier ? En réfléchissant, les événements de la matinée lui revinrent à l'esprit.

Chaque matin, sans faute, elle ouvrait la fenêtre du salon pour aérer. Quand elle était allée la refermer dans la matinée, elle avait perçu de l'animation dehors.

Elle avait entendu les sirènes de voitures de police, le brouhaha d'une foule. Ne se sentant pas concernée, Michiru s'était installée dans sa chambre à l'étage et avait oublié l'affaire.

Légalement inquiète, elle s'apprêtait à quitter l'entrée pour retourner dans le salon.

Au même moment, un claquement étouffé retentit dans la cuisine. On aurait dit un tintement de vaisselle, peut-être les assiettes empilées sur l'étagère. C'était rare, mais il pouvait arriver que la vaisselle tintinnabule sans que personne n'y touche. Sans doute une question de rangement.

L'angoisse lui serra la poitrine. Elle captait dans l'air les signes subtils d'une présence de l'autre côté des épaisses ténèbres.

Elle réalisa immédiatement que son imagination lui jouait des tours. Explorant la cuisine à tâtons, elle trouva la vaisselle sale empilée. Le bruit qu'elle avait entendu, c'était sans doute les assiettes qui protestaient.

Cela se passait le 10 décembre.

Les sentiments qui gouvernaient son cœur depuis une semaine s'étaient envolés ce matin. A la place restait un vide, une inertie lui interdisant tout mouvement.

Son cœur semblait s'être décroché. Un homme était mort et pourtant, aucun sentiment ne l'assaillait.

C'était à se demander si sa poitrine abritait non pas un organe pompant le sang chaud, mais une lourde pierre froide.

Dans l'état d'esprit qui était le sien jusqu'à ce matin, la disparition de Matsunaga Toshio aurait dû lui apporter de la joie. Il fallait pourtant être tombé bien bas pour se réjouir de la mort d'autrui. Mais la réalité était tout autre. Ni joie ni peine, il n'y avait rien.

Jusqu'à ce matin, c'était certain, une foule de sentiments contradictoires l'avait dominé. En un instant, quand il l'avait aperçu sur le quai de la gare, tout s'était cristallisé en une pulsion meurtrière, évaporée à présent. La raison en était claire. Matsunaga Toshio, l'objet de ses pulsions meurtrières, avait disparu à tout jamais.

Akihiro était assis dans un coin du salon depuis plus de quatre heures. Le séjour de la vieille maison en bois, d'environ huit tatamis, une douzaine de mètres carrés, était orienté vers l'est. Une table chauffante, le *kotatsu*, en occupait le centre. Akihiro se tenait assis dans l'angle formé par les murs est et sud.

Une grande armoire était adossée au mur est. Elle en occupait toute la moitié gauche. Quand il était entré, il avait jeté un regard furtif dans cette direction, sans toutefois parvenir à déterminer ce qu'elle renfermait. C'était certainement un meuble comme on en trouve dans toutes les maisons, où l'on rassemble tous ces objets qu'on ne sait où

ranger, coupe-ongles et autres taille-crayons. Il y en avait un chez les parents d'Akihiro aussi.

La moitié droite du mur, celle qui n'était pas occupée par l'armoire, était percée d'une fenêtre. Le montant de la fenêtre semblait plus récent que le reste de la maison. Il avait peut-être été remplacé ultérieurement.

La télévision était installée contre le mur sud. Akihiro était adossé à ce mur, l'épaule droite collée contre celui orienté vers l'est. Il se trouvait coincé entre la paroi et le poste de télévision. A force de rester immobile dans cette position, il en arrivait à imaginer qu'il n'était pas un être vivant mais un des meubles de la pièce. Si seulement cela pouvait être le cas, se disait-il.

S'il était un meuble, un objet inanimé, il n'aurait plus à se tourmenter et se torturer. Il lui suffirait de rester assis, sans avoir besoin de se nourrir, et chaque jour les occupants de la maison passeraient devant lui sans le voir. Il finirait par s'user et un meuble neuf prendrait sa place, on le jetterait hors de la maison et il disparaîtrait paisiblement.

Akihiro déplia ses jambes pour détendre ses muscles contractés. Mesurant ses mouvements, il fit le moins de bruit possible. Il devait prendre garde au moindre son, au contact de ses pieds sur les tatamis, jusqu'au frottement de ses vêtements. La fatigue de sa course s'était envolée mais une tension différente crispait ses muscles.

Il ne devait pas émettre le moindre bruit. Sinon, il se produirait quelque chose de terrible.

La fenêtre se trouvait précisément à hauteur de l'épaule droite d'Akihiro assis dans l'angle de la pièce. Dans cette position, il lui suffisait de lever un peu la tête pour voir au-dehors.

La bise de décembre entrait par les interstices de la fenêtre et le glaçait. Le montant ne semblait pas offrir de jeu mais il devait bien y en avoir. Ou peut-être les carreaux glacés laissaient-ils pénétrer le froid dans la pièce.

Les murs nord et ouest étaient chacun percés d'une porte coulissante en verre dépoli, ouvrant sur la cuisine et le couloir. Pour le moment, elles étaient fermées.

La propriétaire de la maison, Honma Michiru, était étendue devant le poêle à mazout depuis plus de deux heures. Son corps pelotonné en position fœtale enveloppait la chaleur qui en émanait.

La jeune femme changea de position. Son visage était maintenant tourné vers Akihiro, qui jusque-là n'avait eu sous les yeux que son dos arrondi. Le *kotatsu* qui occupait le centre de la pièce les séparait, mais son visage était visible.

La surprise l'étreignit. La jeune femme avait longtemps gardé la même position, sans bouger ni parler, si bien qu'il la croyait endormie. Cependant, les yeux qu'elle avait tournés vers lui dans son mouvement étaient ouverts. Ils fixaient Akihiro.

Son regard était clair.

Un instant il paniqua, croyant avoir été découvert, avant de se souvenir qu'elle ne pouvait pas le voir. Pour preuve, la jeune femme ne cria pas, se contentant de rester roulée en boule dans la même position.

Il ne paraissait pas encore avoir été démasqué. A l'idée qu'elle était restée éveillée tout ce temps, sans s'assoupir, il se félicita d'avoir eu la prudence d'éviter le moindre bruit.

Elle se croyait seule dans la pièce semblable à une boîte close. En fait, ce n'était pas le cas. Assailli par la culpabilité, il détourna les yeux de la jeune femme et regarda par la fenêtre.

La vitre embuée était couverte de gouttelettes. Dans la bouilloire posée sur le poêle l'eau bouillait, puis la vapeur d'eau refroidissait au contact des carreaux. Deux heures et demie auparavant, l'eau était entrée en ébullition, à gros bouillons. Sur le poêle rectangulaire, la bouilloire n'était à présent plus disposée exactement au-dessus de la flamme mais un peu en retrait. Un filet de vapeur d'eau blanche s'élevait paresseusement du bec.

Prenant garde à ne pas faire de bruit, il balaya de la main gauche le voile de gouttes d'eau qui recouvrait la vitre. L'eau froide lui mouilla la paume. En dépit de la chaleur de la pièce, le contact froid des gouttelettes sur sa main déclencha un frisson dans son bras et son dos, qui se propagea jusqu'à ses pieds.

Seule la portion où il avait passé la main était désembuée et, à travers, il voyait au-dehors.

À l'extérieur se trouvaient les quais de la gare, à deux mètres environ. Ils encadraient les voies. Par la fenêtre, seule leur extrémité était visible. Quand on était face à la fenêtre, les quais, à gauche, finissaient juste au milieu de l'embrasement. On voyait le bout de chaque quai en ciment, celui de devant et celui du fond, et les rails qui surgissaient d'entre eux s'étiraient vers la droite.

Des buissons et une rangée d'arbres séparaient la maison des quais, mais une trouée entre les arbres, juste devant la fenêtre, offrait une vue dégagée. En approchant le visage de la vitre, on découvrait jusqu'à l'extrémité opposée du quai le plus éloigné.

Il y avait du monde sur les quais. Certainement moins que le matin, toutefois. Des hommes en treillis noir s'y trouvaient encore, qui regardaient les rails depuis le bout du quai, examinaient quelque chose. Tous avaient l'air grave. D'où il se tenait, Akihiro discernait clairement jusqu'aux détails de leur visage. Il observait la scène, attentif à ne pas se faire repérer.

Là où se terminait le quai du fond, il y avait un grillage vert. Il séparait les voies de la rue. Le matin, des badauds s'étaient attroupés là, observant l'intérieur de la gare et les voies. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis et il ne restait plus personne.

C'était précisément là que l'autre était mort. Alors qu'il contemplait le quai par-delà les voies, à vingt mètres à peine de la fenêtre, Akihiro réalisa que ses lèvres tremblaient. Pour calmer ce frémissement, il se les mordit fortement.

Akihiro connaissait le prénom de Michiru depuis quelque temps déjà. Il ne lui avait pourtant jamais parlé, ne s'était jamais rendu chez elle.

Le 10 décembre vers dix heures, après bien des hésitations, Akihiro s'était présenté à la porte de cette vieille maison en bois.

La porte d'entrée, à claire-voie et renforcée d'un vitrage, coulissait sur le côté.

Il appuya sur le bouton en plastique de la sonnette. C'était un modèle ancien, datant de plusieurs dizaines d'années, incrusté de saleté et de poussière et il se demanda s'il fonctionnait encore. Le tintement clair qui retentit à l'intérieur parvint jusqu'aux oreilles d'Akihiro.

Une silhouette se profila sans tarder à travers le vitrage. Une jeune femme défit le verrou et ouvrit la porte. Il savait déjà qu'une aveugle vivait seule dans la maison.

— Oui... ? lança-t-elle à la ronde d'une voix peu assurée, une fois la porte ouverte. Après avoir sonné, Akihiro s'était effacé sur le côté et il l'avait observée, le dos collé au mur.

Il l'avait déjà aperçue de loin à plusieurs reprises, mais c'était la première fois qu'il la voyait

de près. La jeune femme ne savait rien de lui, il en était certain. C'était sûrement injuste pour elle, mais il n'avait pas le choix. De près, il constata qu'elle était plus maigre qu'il ne l'imaginait, elle avait l'air en mauvaise santé.

— Il n'y a personne... ? répéta-t-elle, sortant pieds nus de la maison. Elle ne semblait pas s'inquiéter de se salir. Regardant ses pieds rougis par le froid fouler le béton blanc du perron, il se fit la réflexion qu'elle ressemblait à une enfant. Elle paraissait tellement désarmée. Que ferait-elle s'il y avait un morceau de verre par terre, si quelqu'un l'attaquait ?

Pour Akihiro, en l'occurrence, c'était une chance qu'elle quitte l'entrée. Si cette opportunité ne s'était pas présentée, il était de toute façon décidé à chercher une fenêtre ouverte pour s'introduire dans la maison.

Akihiro se faufila à l'intérieur en contournant Michiru sortie sur le perron. Redoutant le claquement de ses chaussures dans le couloir, il s'était déchaussé à l'avance et avait attendu en chaussettes.

Dans l'entrée, il n'y avait que des souliers de femme, mais il entra aperçut de vieilles chaussures d'homme en cuir, entassées dans un placard. Le couloir s'étirait tout droit et il avança en prenant garde à ne pas faire de bruit. Un cabinet de toilette donnait sur le passage, ainsi que des portes desservant certainement la salle de bains et les toilettes. Au bout, il voyait une porte coulissante

en verre dépoli, à l'endroit où le couloir faisait un coude.

Derrière lui, il entendit la porte d'entrée se refermer. Il se retourna ; Michiru venait de rentrer dans la maison. Avait-elle décidé que le coup de sonnette était une simple farce ? Son visage ne montrait aucune expression particulière.

Akihiro se réfugia d'instinct dans le cabinet de toilette donnant sur le couloir.

La jeune femme passa devant lui. Elle semblait parfaitement habituée à se déplacer dans la maison et tourna avec précision à l'angle du couloir en forme de L. Il l'entendit monter l'escalier.

Depuis l'étage, elle n'entendrait pas grand-chose, pensa-t-il. Il reprit sa progression dans le couloir.

Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine et le salon contigu, une chambre qui paraissait inutilisée et la pièce abritant l'autel bouddhiste.

Akihiro décida de se cacher dans le salon.

Il n'avait pas bougé d'un iota depuis.

Il suffirait d'une demi-journée à la police pour établir l'identité de l'homme qui avait fui la gare et placer son appartement sous surveillance. Il lui fallait un lieu sûr, à l'abri des enquêteurs.

Il avait été embauché dans une imprimerie en avril de l'année précédente et avait pris un appartement à cette occasion. L'entreprise employait une centaine de personnes, Matsunaga Toshio faisait partie des anciens.

Chaque année, au printemps, une soirée était organisée en l'honneur des nouveaux venus. L'objectif était d'encourager les échanges entre collègues, il n'avait pas pu refuser d'y participer.

C'était arrivé alors que tout le monde commençait à être un peu gris. Un homme portant des lunettes rondes, légèrement plus âgé que lui, assis quelques sièges plus loin, parlait. Les personnes autour de lui l'écoutaient, leur chope de bière à la main. Akihiro, taciturne, s'ennuyait souvent dans ce genre de situation et comme c'était justement le cas, il écouta plus ou moins la conversation.

L'homme parlait du printemps précédent. L'un des nouveaux employés avait été placé sous ses ordres, un garçon qui paraissait vraiment inconsistent, qui ne buvait pas non plus. Il l'avait alors surchargé de travail pour l'embêter et l'autre avait tout de suite jeté l'éponge, donnant sa démission. Après avoir raconté cela avec fierté, l'homme finit son verre d'un trait, l'air satisfait.

Akihiro sentit le froid l'envahir brusquement. L'homme aux lunettes s'entretenait familièrement avec ses voisins, Akihiro comprit immédiatement qu'il travaillait depuis plusieurs années dans l'entreprise. Il se sentit abattu de le voir pavoiser, rire de cette histoire. Son voisin l'appelait Matsunaga, il apprit ainsi son nom.

L'appartement d'Akihiro était situé dans un quartier résidentiel aux vieux bâtiments serrés les uns contre les autres. Les rues étaient étroites ;

quand une voiture passait, on devait se coller aux poteaux électriques. Tôt le matin, il parcourait ces ruelles à pied jusqu'à la gare.

Une fois sorti du quartier résidentiel, on débouchait dans la rue qui longe la voie ferrée. Un grillage vert à demi enfoui sous les herbes folles, gémissant dans le vent au passage du train express, séparait les rails de la route.

Il allait toujours au travail en train. La gare la plus proche était située à une quinzaine de minutes à pied de son appartement. En vingt minutes, le train l'amenait dans la ville où se trouvait l'imprimerie.

Un matin, par hasard, il découvrit que Matsunaga prenait le train à la même gare que lui. Il était presque arrivé à la gare, par la route qui longeait les voies, quand il l'aperçut sur le quai à travers le grillage.

Habitait-il dans le quartier ? Une jeune femme pomponnée se tenait à ses côtés, ils discutaient familièrement. Il supposa que la jeune femme était la petite amie de Matsunaga et qu'ils prenaient le train ensemble pour aller au travail.

A cause de l'incident lors de la soirée de bienvenue, il avait pris soin d'éviter Matsunaga. A la gare aussi, il s'était débrouillé pour ne pas le rencontrer par hasard, mais il avait été impossible de l'esquiver indéfiniment.

Un jour, il était apparu sur le quai où se trouvait Akihiro et leurs regards s'étaient croisés.

Derrière les lunettes, ses yeux quelconques avaient observé Akihiro.

Ils travaillaient dans le même service, l'autre devait donc connaître son visage. Mais ils ne s'étaient jusqu'alors pratiquement jamais adressé la parole et, à ses yeux, il n'était certainement rien de plus qu'un collègue discret.

Depuis leur rencontre sur le quai, ils avaient aussi en commun de prendre le train à la même gare.

Le travail d'Akihiro à l'atelier consistait principalement à faire tourner une rotative offset. On installait sur la rotative une bobine de papier, semblable à un énorme rouleau de papier toilette, guidé entre des cylindres. Au début, le jeune homme avait cru que la machine faisait tout, mais au bout de quelque temps il avait compris que ce travail requérait un doigté digne d'un artisan.

La même encre produisait des couleurs différentes en fonction de la quantité utilisée. Les clients commandaient une couleur, qu'il fallait reproduire fidèlement. Les premiers temps, il ne pouvait rien faire sans demander conseil, mais à présent il était capable d'assumer sa part de travail.

Akihiro ne retenait pas facilement le nom des gens. C'était ainsi depuis le collège. Il se souvenait du nom des élèves qui lui adressaient fréquemment la parole, mais il lui arrivait souvent de finir le troisième trimestre sans connaître celui des personnes avec lesquelles il n'entretenait pas de contact direct.

Au travail aussi, cette tendance l'avait emporté, il arrivait parfois qu'il ne connaisse pas le nom de son interlocuteur, alors que celui-ci savait le sien. C'était sans doute la preuve qu'il n'accordait guère d'importance à son entourage.

Même si les autres discutaient avec animation, il n'éprouvait pas l'envie de se mêler à la conversation. Le sujet ne l'intéressait pas davantage. Quelqu'un de normal s'approcherait peut-être pour participer à la discussion. Akihiro, lui, s'éloignait.

Il recherchait toujours la solitude. Il finissait naturellement par se trouver isolé. Cette propension s'affirmait depuis le collège. Il lui coûtait d'avoir à suivre les conversations des autres et il lui arrivait parfois de regarder fixement ses camarades de classe agglutinés, comme on observerait une autre espèce vivante.

A son entrée dans l'entreprise, ses collègues l'avaient invité à boire un verre le soir après le travail, mais, chaque fois, il avait refusé. Résultat, plus personne ne lui adressait la parole.

Il lui arrivait d'être satisfait de cet état de choses, car quand il parlait avec quelqu'un, pour une raison qui lui échappait, il avait le sentiment que son interlocuteur réfutait sans cesse son existence. Au cours de la discussion, il répondait normalement, parvenait à s'exprimer correctement. Mais après, une fois seul, il se remémorait la conversation et ruminait chaque mot, un à un.

Ses propres paroles lui inspiraient du dégoût et celles de son interlocuteur éveillaient de multiples interrogations. Il détectait des divergences d'opinion et de point de vue passées inaperçues dans la discussion et cela l'accablait. Ses pensées et ses idées, sapées par les certitudes des autres, semblaient s'effondrer. Au final, s'isoler du reste du monde était la meilleure solution pour rester en paix avec soi-même.

Il ne parvenait pas à comprendre les gens qui évoluaient toujours en groupe. Etaient-ils particulièrement habiles à s'accommoder des autres, ou insensibles, en tout cas cela semblait leur être égal de se trouver noyés dans la masse. Il n'était pas question pour lui de devenir l'un d'eux.

Environ un an après son embauche, Matsunaga l'avait pris en grippe.

Une étagère gigantesque jouxtait les escaliers métalliques. Le jeune homme y cherchait un produit de nettoyage.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Soudain, une voix s'était élevée derrière lui, d'en haut. Matsunaga était dans les escaliers ; appuyé à la rampe en métal, il dominait Akihiro. Ce dernier expliqua qu'il cherchait un produit de nettoyage.

— Du produit nettoyant, tu vois bien qu'il y en a derrière toi.

En regardant de plus près, Akihiro s'aperçut que c'était le cas. Alors qu'il le remerciait et s'inclinait, l'autre ajouta :

— T'es bigleux ou quoi ?

Son ton frisait l'insulte. Il ne s'agissait pourtant pas d'une faute professionnelle. Le jeune homme sursauta d'être soudain pris à partie si brutalement. Etudiant le visage de Matsunaga, il décela une lueur fixe au fond de ses yeux qui le mit mal à l'aise, comme si quelqu'un s'était subrepticement faufilé derrière lui.

Les autres employés semblaient fréquenter Matsunaga en dehors du travail, ils sortaient, dînaient ensemble. Mais Akihiro avait décliné toutes les invitations. Cela avait peut-être creusé un fossé entre eux.

Ou peut-être la raison était-elle tout simplement qu'ils prenaient le train à la même gare.

Une année s'était écoulée et le printemps signala l'arrivée de nouveaux employés. L'un d'entre eux fut affecté au même service qu'Akihiro. C'était un jeune homme appelé Wakagi. De petite taille, il avait l'air si jeune qu'avec un uniforme d'écolier, il aurait pu passer pour un collégien. Il venait souvent lui demander conseil d'une voix douce.

Wakagi semblait s'adapter facilement à son environnement et il forgea de bonnes relations avec les autres, bien plus habilement qu'Akihiro. Celui-ci l'avait vu fumer une cigarette en compagnie des employés plus anciens à la pause, dans la salle fumeurs. Il se souvint de la façon dont Matsunaga avait traité un nouvel embauché, mais

fut rassuré de constater que Wakagi ne subissait pas le même sort.

Un jour, il s'aperçut cependant que, pour une raison qui lui échappait, Wakagi adoptait à son égard un comportement différent de celui qu'il avait avec les autres employés.

— Ohishi, tu feras ça, s'il te plaît.

Sans avoir l'air d'y toucher, il se déchargeait ainsi sur lui d'une tâche ou d'une autre. D'un côté, cela semblait parfaitement naturel. Mais de l'autre, Wakagi ne paraissait avoir cet aplomb qu'avec lui. Il ne chargeait jamais un autre employé ayant plus d'ancienneté de faire son travail.

Au début, Akihiro pensa qu'il se faisait des idées. Il n'attendait pas de marque de respect particulière parce qu'il avait plus d'ancienneté, au contraire, il n'attachait que peu d'importance à ce genre de relations hiérarchiques. Il se trouva mesquin de s'y être attardé.

Mais il finit par découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un tour de son imagination. C'était alors qu'il rangeait l'atelier, une fois son travail achevé.

— Moi, je vais me reposer. Je te laisse finir de ranger.

Sur ces mots, Wakagi se dirigea vers la salle fumeurs. Surpris, Akihiro l'arrêta.

— Que tout soit impeccable, hein, ajouta l'autre en accordant à peine un regard à Akihiro avant de s'éloigner.

Il trouva cela profondément injuste. Wakagi faisait preuve de déférence envers les autres employés. La colère monta en lui à l'idée que lui seul était méprisé.

Il décida d'aller au coin fumeurs et de le ramener. Etant lui-même non-fumeur, Akihiro ne fréquentait habituellement pas cet endroit. Située à l'extérieur de l'atelier, la salle était équipée d'un distributeur de boissons et de cendriers. En dehors des heures de travail, certains employés s'y retrouvaient pour fumer en discutant avec animation.

Wakagi fumait une cigarette en compagnie de plusieurs collègues. Quand Akihiro apparut, les conversations cessèrent et tous les regards se tournèrent vers lui. Il remarqua Matsunaga parmi eux.

Akihiro n'aimait pas prendre la parole en public, mais il n'était pas question de se taire. Il demanda à Wakagi de venir ranger avec lui.

— Tu es quand même capable de faire ça tout seul, répondit Matsunaga en recrachant de la fumée, les sourcils froncés.

— Allez, s'il te plaît...

Wakagi s'inclina légèrement et lui montra la cigarette qu'il tenait entre ses doigts.

— Je n'ai pas fini ma clope.

Les quelques personnes attroupées autour du cendrier étaient toutes des collègues d'Akihiro, mais pas ses amis. C'étaient les amis de Wakagi. On sentait à l'atmosphère qu'il revenait à Akihiro de faire le rangement, seul. Vu la simplicité de la

tâche, il paraissait en effet plus efficace de s'en acquitter lui-même.

Il n'en était pas convaincu. Face aux regards interdisant toute discussion, Akihiro quitta pourtant le coin fumeurs en laissant Wakagi derrière lui.

Des rires fusèrent dans son dos et il comprit qu'on se moquait de lui. Il savait que Matsunaga l'imitait parfois en cachette pour amuser la galerie.

Dans un groupe, des relations hiérarchiques se forment naturellement, un peu différentes de celles qui existent entre supérieurs et subordonnés ; on admire untel pour ses talents d'organisation, on ne se prive pas de rire de tel autre. Wakagi était entré dans ce système, pensa Akihiro.

La marque de Matsunaga planait là-dessus, il en était convaincu. Pour une raison obscure, Matsunaga concentrait son mépris sur lui, qui ne saisissait pas pourquoi. Ils se rencontraient juste parfois à la gare. Akihiro était le seul à ne pas rire des histoires de Matsunaga, à ne pas y adhérer, c'était peut-être ce qui avait tout déclenché.

Matsunaga n'était pas apprécié de tous. Dans les vestiaires où ils enfilaient leur bleu de travail, il avait déjà entendu des collègues, se croyant à l'abri des oreilles indiscrètes, faire des remarques désagréables à propos de Matsunaga. Mais devant lui, ces mêmes personnes riaient d'un air de connivence. Akihiro n'était pas aussi habile. Il ne parvenait pas à se forcer à rire.

Par hasard, il avait entendu Matsunaga se vanter d'entretenir une liaison avec deux femmes en même temps.

Akihiro était assis seul à une table de la cantine, son repas sur un plateau en plastique orange. Matsunaga, Wakagi et d'autres étaient venus s'installer autour de lui. Vu de l'extérieur, on aurait simplement dit des amis qui se retrouvaient. Mais on lisait sur le visage de Matsunaga qu'il étudiait Akihiro et s'amusait de sa réaction. Ce jour-là, il avait discoursé sur la stupidité des femmes. Alors qu'il sortait avec elle pour s'amuser, la fille s'entichait de lui et y croyait. Il l'avait tournée en dérision devant les autres.

Akihiro avait tenté de rester détaché, cela ne le concernait pas. Il n'avait rien à voir avec cette jeune femme. Il n'avait pas à s'en soucier.

Néanmoins, il n'avait pas pu s'empêcher de penser que la femme en question était peut-être celle qu'il avait vue à la gare.

Il aurait voulu se boucher les oreilles. Il voulait prendre ses distances avec ceux qui, autour de lui, écoutaient avec intérêt.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi, Ohishi ?

La question était tombée abruptement. Il ne savait pas de quoi on lui parlait. Penchant la tête sur le côté pour signifier qu'il ne comprenait pas, il s'était emparé de son plateau et avait quitté la table sans même finir son repas.

Un an et sept mois après son embauche, il lui pesait toujours autant d'aller au travail chaque jour. C'était une constante, tant à l'école que dans l'entreprise, Akihiro peinait à trouver sa place. A vivre sans se frotter aux autres, on est bien embarrassé durant les pauses, par exemple. Où qu'il se trouve, il était continuellement tendu, la poitrine oppressée.

C'était encore pire quand il sentait le regard de Matsunaga peser sur lui. Une main invisible semblait envelopper doucement son cou et serrer.

— Ohishi n'a pas l'air du genre à s'amuser beaucoup. Je me demande bien ce qu'il fait de sa vie.

Deux semaines auparavant, près de la salle fumeurs, il avait entendu la voix de Wakagi. Immédiatement, des rires avaient fusé.

Akihiro s'était arrêté, dissimulé par l'angle du mur aux yeux de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

— Et si on le filait ? Il a l'air d'habiter dans mon coin.

C'était la voix de Matsunaga.

— On le surveillera. Y a quelqu'un qu'a un caméscope ? On va le filmer en douce.

Tous participaient à la conversation, un plan d'action était mis sur pied.

Au beau milieu de la discussion, Wakagi sortit de la pièce, seul. Il apparut brusquement au coin du mur et Akihiro n'eut pas le temps de se cacher.

Wakagi fut surpris de trouver Akihiro là, d'où il entendait ce qui se disait dans la salle fumeurs. Heureusement, il n'avait pas pipé mot et les autres n'avaient pas été alertés.

En silence, Akihiro plaça son index devant sa bouche. « Tais-toi. » Il s'était fait comprendre sans parler ; Wakagi passa silencieusement son chemin, ravalant sa salive.

Après cet épisode, Akihiro se tint sur ses gardes. Mais rien ne laissait penser que les autres le surveillaient.

Des jours pénibles suivirent. Il avait constamment l'impression d'être épié, regardait par-dessus son épaule dans la rue, chez lui même. Il n'apercevait personne de suspect. Chaque jour, il se sentait un peu plus oppressé. Il se rendit compte qu'il avait les nerfs à vif. Il prenait toujours les choses trop au sérieux. Matsunaga devait savoir que son plan était éventé, il n'était sûrement pas en train de l'épier.

Il essayait de s'en convaincre pour se rassurer, sans parvenir à se défaire de la sensation que quelque part, flottait le regard fixe de Matsunaga derrière ses lunettes.

Dans les vestiaires, il s'était trouvé en tête-à-tête avec Wakagi. Chose rare, celui-ci lui avait adressé la parole.

— L'autre jour, tu as écouté la conversation, n'est-ce pas ? Tu es en colère, hein ?

Son ton était servile. Regardant Wakagi droit dans les yeux, Akihiro y détecta une lueur de peur.

En temps normal, il n'aurait pas relevé pour ne pas faire de vagues, mais il était à cran et la tentation de l'effrayer l'emporta.

Approchant lentement son visage du sien, il dit :
— J'ai des envies de meurtre.

Wakagi pâlit brusquement, avant d'ébaucher un faible sourire, relevant les commissures de ses lèvres. Il était de ces êtres faibles dépourvus de toute assurance loin de leur groupe.

— Qui veux-tu tuer ? Moi ? Ou Matsunaga ?

Akihiro finissait juste de se changer, il claqua brutalement la porte de son casier. Le bruit arracha un cri à Wakagi, qui se tut, terrifié. Akihiro quitta les vestiaires sans répondre.

Des envies de meurtre... Il se répéta les mots qui lui étaient venus tout à coup. C'était une idée folle, mais plutôt bonne.

10 décembre

Akihiro se réveilla dans sa chambre, chez lui. Se redressant, il sentit la migraine l'envahir et remarqua qu'il avait transpiré. Il avait l'impression de sortir d'un rêve épouvantable mais ne se souvenait de rien.

Sur la table gisaient les reliefs du plateau-repas acheté la veille au soir à la supérette. L'appétit lui avait manqué et il n'en avait mangé que la moitié. Il jeta les restes à la poubelle et se changea. Abandonnant son futon tel quel, il quitta le studio, une pièce de huit tatamis. Son quotidien se résumait

à ses allers et retours au travail, nul besoin de faire son lit. Sa vie entière se déroulerait sans doute ainsi indéfiniment. Son lit aussi resterait-il donc toujours défait ?

C'était un matin froid. Dans le ciel blanc, le soleil voilé par les nuages restait invisible. Il n'aperçut personne dans le dédale de ruelles du quartier résidentiel aux maisons serrées les unes contre les autres, pas le moindre animal, chien ou moineau. Le monde entier était plongé dans un profond silence, même la verdure des arbres lui apparaissait d'un gris uniforme.

Frissonnant dans l'air froid qui lui piquait les joues, il parcourut le chemin qui menait à la gare. Le bitume était vieux, la peinture des lignes et des caractères tracés à sa surface tout écaillée. Il foulait pas à pas le sol lorsqu'une tristesse à devenir fou l'envahit soudain.

C'était comme une maladie se révélant par accès. Quelque chose qui se déclarerait brusquement après des jours et des semaines de mal-être. Son cœur plein à craquer de tristesse avait finalement cédé.

Il lui fallait fournir un effort conscient pour éviter que ses genoux se dérobaient sous lui et qu'il tombe à quatre pattes. Se forçant à marcher, il sortit de la ruelle, déboucha sur la route longeant les voies ferrées. Il avançait en se tenant au grillage qui bordait le chemin, les doigts de la main gauche crispés sur les mailles.

Il était incapable de se tenir droit. Les herbes folles au pied du grillage, couvertes de givre, lui paraissaient ternes. Les mailles glacées lui sciaient les doigts.

Son corps s'opposait à ce qu'il se rende au travail, semblait tenter par tous les moyens de l'en empêcher. Il n'était pourtant pas question de ne pas y aller.

Démissionner maintenant reviendrait à s'avouer vaincu, à fuir devant Matsunaga. Il se remémora ce que Matsunaga avait raconté lors de la soirée, au mois d'avril de l'année précédente. L'histoire du nouvel employé qu'il avait poussé à la démission en le surchargeant de travail. Il ne voulait pas venir s'ajouter à la liste des histoires drôles de Matsunaga. S'il capitulait et quittait l'entreprise maintenant, l'autre en ferait ses délices auprès des nouvelles recrues l'année suivante, c'était certain. Il irait au travail, coûte que coûte.

Il devait aller à l'imprimerie, pointer, saluer ses supérieurs et ses collègues arrivés avant lui. Pratiquement personne n'accordait d'attention aux salutations machinales d'Akihiro. Mais à côté de la pointeuse, un slogan imprimé sur une affichette invitait à dire bonjour.

Une tristesse indicible l'envahit. Tous ses collègues étaient amis avec Matsunaga, celui-ci se trouvait comme chez lui dans l'entreprise. Lui-même, par contre, alors qu'il y travaillait depuis environ un an et demi, ne rencontrait qu'indifférence.

Rien d'étonnant, puisqu'il avait choisi l'isolement. Malgré tout, c'était parfois terriblement oppressant.

Toutes les choses détestables du monde qui l'entourait paraissaient s'être cristallisées pour s'incarner en Matsunaga et se dresser devant lui. Une existence affligeante et exécrationnelle en soi.

Qu'il se trouve au travail ou chez lui, le dégoût qu'il éprouvait à sa pensée lui retournait l'estomac. Il était surpris de se découvrir capable de tant de haine envers autrui. Son esprit était saturé de sentiments négatifs, noirs et visqueux comme du mazout.

A l'approche de la gare, Akihiro releva la tête. Encore quelques pas et une fois à l'intérieur, il pourrait se reposer sur un banc en attendant le train.

Le grillage séparant la voie ferrée de la rue était usé, le revêtement en plastique vert à sa surface s'écaillait par endroits. De l'autre côté, il voyait les quais de la gare, masses de béton gris situées légèrement en hauteur par rapport à la rue. Témoins de longues années d'intempéries, des traînées d'eau de pluie en tachaient les parois.

Un homme était là. Les mains plongées dans les poches de son manteau, il se tenait au bord du quai, face aux voies. Akihiro ne voyait que son dos mais il avait la certitude qu'il s'agissait de Matsunaga.

Pas question de prendre le même train. La simple idée de croiser son regard sur le quai lui était pénible. Il décida de s'éloigner de la gare et de prendre le train suivant.

Cependant, Akihiro n'en fit rien. A son propre étonnement, ses pas le guidèrent vers le portillon.

Il vérifia l'heure à sa montre : 7 heures 18.

Dans cette petite gare, les portillons n'étaient pas automatisés. A l'entrée, une fenêtre donnait sur la pièce où se tenait le chef de gare, un homme d'âge mûr. On apercevait à l'intérieur un poêle rougeoyant. L'homme ne s'en éloignait que pour vérifier les cartes d'abonnement et poinçonner les tickets, quand un voyageur passait.

Akihiro montra sa carte d'abonnement et franchit le portillon.

Autour de lui, le même tableau que tous les matins : deux longs et étroits quais gris encadraient les voies. Il n'y avait rien d'autre qu'un simple abri destiné à protéger des rayons ardents du soleil et de la pluie. Une passerelle rouillée reliait les deux quais. Le jeune homme ne l'utilisait qu'en rentrant du travail.

De chaque côté, les rails s'étendaient au loin. Le ciel voilé de nuages était d'un blanc uniforme et les lignes électriques bordant les voies filaient tout droit, noires comme un trait qu'on aurait tracé à la règle et au crayon sur le ciel blanc. Au loin, les rails et les fils électriques, le grillage et les bâtiments tout au long, se fondaient en un point unique dans la brume de cette matinée hivernale. Sa respiration formait de petits nuages blancs avant de s'évaporer dans l'air.

Le train express traverserait bientôt la gare. Il ne s'arrêterait pas, passant simplement devant les voyageurs à une vitesse implacable.

Matsunaga, toujours debout au bord du quai, n'avait pas remarqué l'arrivée d'Akihiro. Quand celui-ci l'avait aperçu, une idée avait germé dans un recoin de son cœur à l'instant où il vérifiait l'heure à sa montre.

L'express allait passer. Qu'arriverait-il s'il poussait Matsunaga sous les roues du train ? Peu importait qu'il y ait ou non du monde sur le quai. S'il ne tuait pas Matsunaga, il sombrerait dans la folie, il sentait l'urgence l'envahir. Tout en songeant à la notion de châtement, Akihiro s'approcha du dos de l'homme. Combien de personnes celui-ci avait-il bien pu faire souffrir ? Au loin, le signal du passage à niveau retentit. Traversant le ciel glacial, par-dessus les toits des maisons, le son parvenait à ses oreilles.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

..... à cet instant, la vie de Matsunaga Toshio s'éteignit. Il était sans doute mort sur le coup. La dernière chose qu'il avait vue était le visage d'Akihiro. Il était tombé juste

devant le gigantesque nez en métal du train lancé à toute allure. Leurs regards s'étaient croisés dans l'infime laps de temps avant que la voiture métallique ne percute son corps. Matsunaga avait eu l'air surpris. Plus que d'être tombé du quai, plus que de voir le train juste devant lui, il avait semblé surpris de découvrir Akihiro si près. Le train freina brusquement. Akihiro entendit le crissement strident des roues. Une femme se trouvait sur le quai, leurs yeux se rencontrèrent. L'effroi se peignit sur son visage et elle s'écarta d'Akihiro, prenant la fuite. Alerté par le bruit des freins, le chef de gare, qui se trouvait sans doute auprès du poêle dans la pièce attenante aux portillons, accourut. Instinctivement, Akihiro prit ses jambes à son cou. C'était certainement la peur qui l'avait poussé. Il ne contrôlait plus ses pieds.

A présent, Akihiro se cachait chez Michiru.

Recroquevillé dans un coin du salon, Akihiro ressentait tout l'inconfort de la situation. La propriétaire des lieux, Michiru, étendue devant le poêle, ne semblait pas disposée à bouger. Si seulement elle pouvait changer de pièce... Mais la maison était la sienne et c'était lui qui avait tort de penser ça.

Il était navré pour elle. A cause de la surveillance policière, il ne pouvait pourtant pas rentrer chez lui. Il ne faudrait guère de temps à la police pour identifier le corps et découvrir que lui, un collègue, avait manifesté des intentions meurtrières à l'égard de la victime.

La maison de la jeune femme, une vieille bâtisse en bois à un étage, était l'une des plus grandes du voisinage. Une rue étroite longeait la façade et à l'arrière s'étiraient les voies ferrées. Flanquée d'une maison de chaque côté, elle était ceinte d'un mur percé d'un portail. Du côté des voies, une ligne de buissons remplaçait le mur.

La maison lui venait sûrement de ses parents, et avant eux de ses grands-parents. La surface du plancher du couloir et des piliers était d'un noir lustré. Sous les reflets de la lumière qui entrait par la fenêtre, elle paraissait mouillée.

Dans l'angle de la pièce où se terrait Akihiro se dressait un pilier. Des traces d'autocollants rectangulaires y étaient visibles. Les étiquettes avaient été arrachées mais la colle était restée et la poussière comme les saletés s'étaient incrustées. Il imagina la jeune femme étendue devant lui petite fille, en train de poser des autocollants sur ce pilier.

Soudain, la sonnette retentit. Michiru, qui était roulée en boule devant le poêle, se leva pour répondre. Elle ouvrit la porte coulissante du mur ouest et sortit du salon. Dans le couloir, le son de ses pas se dirigea vers l'entrée.

Elle avait de la visite. Il devait changer de pièce, au cas où une personne voyant normalement entrerait dans la maison.

Il attendit que Michiru s'éloigne du salon avant de se lever, pour la première fois en quatre heures

environ. Ouvrant la porte côté nord, il entra dans la cuisine. Dès son arrivée, il avait vérifié la présence d'une porte de service dans cette pièce. En cas d'urgence, il sortirait immédiatement par là.

La cuisine était plus récente que le reste de la maison. L'état du plancher et du papier peint, la cuisinière et l'évier, tout laissait supposer que la pièce avait été construite après coup. Une table entourée de quatre chaises occupait le centre de l'espace d'une dizaine de tatamis. L'évier était installé contre le mur est, sous la fenêtre. Contrairement à celle du séjour, des arbres bouchaient la vue.

Une grande armoire à vaisselle était adossée au mur le long du couloir. A travers les portes vitrées, on voyait les assiettes et les verres empilés dedans. Akihiro se colla au meuble et tendit l'oreille. La porte donnant sur le couloir, juste à côté du buffet, était restée ouverte. La conversation engagée dans l'entrée lui parvenait nettement, les voix franchissaient le couloir au plancher noir en résonnant légèrement.

La voix d'un homme jeune s'éleva :

— Je suis du poste de police du quartier...

Akihiro se raidit.

Quand il s'aperçut que Michiru était aveugle, le policier s'inquiéta de son quotidien. Il aborda ensuite le motif de sa visite.

Il apparut qu'il était à la recherche d'un individu suspect. Akihiro réalisa immédiatement qu'il s'agissait de lui.

Michiru ne disposait d'aucune information utile pour le policier. D'après ses réponses, le jeune homme comprit qu'elle n'avait pas détecté sa présence.

Le policier partit et Michiru referma la porte d'entrée.

Akihiro était soulagé. Il s'écarta de l'armoire à vaisselle pour aller reprendre sa place.

Dans son anxiété, il avait dû s'appuyer contre le meuble. A l'instant où il s'en écarta, celui-ci remua légèrement, faisant tinter la vaisselle empilée dedans.

Dans le couloir, le bruit des pas de Michiru qui revenait stoppa net.

Akihiro se figea sur place. Elle avait entendu le tintement, qui l'avait peut-être alertée de la présence d'un intrus dans la maison.

Que faire si elle se mettait à crier, à appeler à l'aide ? Akihiro tendit l'oreille, attentif aux mouvements de la jeune femme dans le couloir.

Soudain, elle fit irruption dans l'encadrement de la porte, juste sous son nez. Elle pénétra dans la cuisine à pas feutrés, passa devant Akihiro qui retenait sa respiration, tendu. L'air de la cuisine, brassé par ses mouvements, frôla le visage du jeune homme dans un souffle léger.

Dans la maison, elle se déplaçait rapidement, à tel point qu'on pouvait se demander si elle était réellement aveugle. Il l'avait constaté en moins d'une demi-journée après avoir pénétré chez elle.

Mais là, devant lui, elle marchait lentement, avançant pas à pas comme si elle était à l'affût.

Il s'inquiéta, peut-être avait-elle détecté sa présence.

Cependant, loin de crier ou de prendre la fuite, elle explora l'évier à tâtons et commença à laver la vaisselle qui y était entassée.

Le soulagement envahit Akihiro qui, raide comme un piquet dans la cuisine, surveillait les mouvements de la jeune femme. Il n'avait pas encore été découvert.

Il était dangereux de se déplacer ou de bouger quand ils se trouvaient dans la même pièce. Elle l'entendrait sans aucun doute. Mais tant qu'elle faisait la vaisselle ou passait l'aspirateur, il ne risquait sûrement rien.

La jeune femme rinçait la vaisselle au robinet, aussi adroitement qu'une personne voyante. Il en profita pour retourner dans l'angle du salon.

Dès qu'elle mettait un pied dehors, elle sentait son corps se rabougir. Les ténèbres qui l'entouraient chez elle et celles qu'elle percevait à l'extérieur étaient d'une nature différente. L'obscurité tranquille de la maison semblait la protéger avec bienveillance du monde extérieur. Les ténèbres dehors étaient tout simplement effrayantes.

Il suffisait d'un bruit fort pour la pétrifier. Par exemple, la neige amoncelée sur les branches des arbres qui tombait, devenue trop lourde. A l'oreille, elle ne pouvait deviner qu'il s'agissait seulement d'un paquet de neige. Ce qu'elle percevait, c'était le bruit de la chute d'un lourd objet indéterminé qui allait peut-être s'abattre sur elle quelques secondes plus tard, et cela la figeait sur place.

Sans l'appui du bras de quelqu'un, la peur l'empêchait de sortir. C'était pour cela que la municipalité recherchait des bénévoles qui offriraient leur bras aux personnes privées de la vue. Ces gens, les yeux des malvoyants qu'ils escortaient, étaient baptisés « guides ».

Pour être exact, dans la ville de Michiru, les guides n'étaient pas des bénévoles. En effet, ils s'inscrivaient auprès de l'association municipale des personnes handicapées et percevaient une rémunération horaire pour leur activité.

Michiru recevait de la mairie des bons pour l'équivalent de soixante-douze heures de guide par mois. Elle devait donner au guide autant de coupons que d'heures d'escorte effectuées, et ce dernier s'en servait ensuite pour se faire payer par la municipalité.

Michiru ignorait les détails, mais ce système semblait avoir été mis en place quelques années plus tôt sous l'impulsion de personnes handicapées. Avant, le sentiment d'importuner les guides constituait un frein pour les utilisateurs. Gênés

de bénéficier d'un service gratuit, certains d'entre eux offraient une contrepartie, par exemple des chèques cadeau pour des livres. Beaucoup de personnes handicapées se trouvant dans une situation financière délicate, cela avait engendré divers problèmes. La création du système de coupons pour les guides avait facilité l'accès au service.

Michiru, quant à elle, bénéficiait de l'aide de son amie Kazue, sans même avoir besoin de téléphoner à un guide. Elle lui avait parlé du système de coupons, lui expliquant qu'elle pourrait ainsi la rémunérer, mais son amie avait refusé les tickets.

— Moi, je sors avec toi pour mon propre plaisir. Ces coupons, utilise-les quand quelqu'un d'autre que moi t'accompagne, avait-elle répliqué.

Son amitié avec Kazue remontait à l'école primaire, elles avaient ensuite fréquenté le même lycée puis la même université. Au final, Michiru avait abandonné ses études à cause de ses problèmes de vue, mais son amie avait décroché son diplôme. Cependant, sans prendre d'emploi fixe, celle-ci vivait de petits boulots.

Quand elle en avait le temps, elle accompagnait Michiru à l'hôpital ou ailleurs. Une fois par semaine, elle la traînait hors de chez elle pour l'emmener se ravitailler au supermarché.

A la gauche de Kazue, la jeune femme avançait en lui tenant fermement le bras. Quand elle sentait son amie sur le point de s'arrêter, elle stoppait immédiatement, quand celle-ci tournait à

droite ou à gauche, elle lui emboîtait le pas. Elle avait l'impression de s'agripper désespérément au bras de Kazue pour ne pas se laisser emporter par un courant impétueux.

Elle possédait bien une canne blanche pour se déplacer seule à l'extérieur. Mais marcher toute seule dehors avec sa canne et avancer en se reposant sur le bras de quelqu'un étaient radicalement différents. Le bras qu'elle touchait lui apportait la ferme assurance qu'aucun obstacle ne se dressait devant elle. La présence qu'elle percevait dans l'obscurité par-delà ce bras était l'unique lumière fiable.

— Michiru, tu vas moisir si tu restes tout le temps chez toi.

Le 13 décembre, Kazue l'avait traînée hors de chez elle sur ces mots, presque de force. Quand elles s'étaient rencontrées au primaire, Kazue était timide mais à partir du collège son caractère s'était affirmé. Michiru se réjouissait de la transformation de son amie, semblable à l'insecte qui sort de sa chrysalide et déploie ses ailes.

Dans un groupe, Kazue était la force motrice, elle entraînait tout le monde à sa suite, montrait la voie à suivre. Quand elle apprenait qu'un anniversaire approchait, elle annonçait « on organise une fête » et décidait de tous les préparatifs, depuis le choix du lieu jusqu'à l'achat du gâteau. Les jours de congé, il suffisait qu'elle s'écrie « on va faire un feu de camp sur la plage » ou encore « allons

au zoo regarder les yeux des chèvres » pour que tous la suivent.

— Ça y est, nous sommes arrivées au parc. L'herbe s'étend à perte de vue. On est en semaine, il y a peu de monde. Et il fait un temps magnifique.

— Oui, je sais.

Michiru sentait la chaleur du soleil sur tout son corps. En prévision du froid hivernal, elle avait mis un manteau pour ne pas s'enrhumer et elle transpirait un peu. A chaque inspiration, montait à ses narines une odeur végétale, émanant apparemment de la pelouse.

Elle leva la tête vers le ciel ; seul le point rouge du soleil, pareil à un trou, perçait l'obscurité presque totale de son champ de vision. On aurait dit une goutte de sang. Ce n'était pas un cercle parfait, ses contours étaient flous. Il paraissait sur le point de se désagréger et de se fondre dans les ténèbres.

Elle plaça sa main devant et le point rouge disparut, la plongeant dans le noir complet. Michiru ne pouvait voir ni ses mains ni ses pieds et parfois, elle avait l'impression que son corps ne faisait plus qu'un avec l'obscurité. Bloquer une lumière forte comme celle du soleil lui permettait de vérifier de ses propres yeux l'existence de sa main.

— Reste où tu es, lui lança Kazue. Au même instant, la main de Michiru était écartée de force du bras de son amie, sur lequel elle reposait.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? !

Dès que son amie s'éloigna, elle se sentit perdue, comme abandonnée dans le vide infini des ténèbres, une obscurité différente de celle de sa maison.

— Pas besoin de crier, je suis tout près de toi.

La voix de Kazue lui parvint d'un point assez proche.

Ce qui avait changé depuis qu'elle avait pratiquement perdu la vue, c'était qu'elle parlait souvent fort, bien plus qu'avant. Elle ignorait où se trouvait son interlocuteur, ce qui la troublait, et automatiquement elle parlait d'une voix plus forte, surtout à l'extérieur. Un jour, au cours d'une conversation avec un guide municipal, elle avait appris que c'était une tendance commune à toutes les personnes souffrant d'un handicap visuel.

— Je prends une photo, d'accord ?

Elle se tourna vers l'endroit d'où s'élevait la voix de Kazue.

— Allez, détends-toi. Sois naturelle. Ne fais pas cette tête, tu n'es pas la petite marchande d'allumettes. Et ne tiens pas tes mains devant la poitrine, le long du corps plutôt.

— Mais pourquoi est-ce que tu me photographies ?

— J'ai pris des photos lors d'une soirée avec des collègues et la pellicule n'est pas terminée, je voudrais la finir.

Le déclencheur retentit deux fois. Elle entendit aussi Kazue grogner. Elle l'imagina en train de jouer au photographe professionnel, de s'accroupir

pour prendre la photo sous un angle original. Elle se vit aussi, plantée toute seule au milieu de la pelouse du parc.

Kazue lui avait dit un jour qu'elle paraissait tout à fait normale quand elle avait les yeux ouverts. En photo, peut-être que personne ne penserait qu'elle était aveugle.

— Michiru, je vais te prendre de profil, tourne-toi par là-bas.

— De quel côté ?

— Dis donc, il n'est pas très féminin, ce manteau.

— C'est celui de papa. Il vaut mieux que je l'enlève ?

— Non, ça ira.

Le déclencheur retentit.

Elles quittèrent le parc pour aller manger dans un restaurant italien. C'était la première fois qu'elles s'y rendaient mais elles connaissaient déjà l'établissement de nom : le Melanzane.

— C'est assez chic. On a beau être en ville, le restaurant est entouré d'arbres, on se croirait en pleine forêt. On dirait la maison d'une fée, lui expliqua Kazue avant d'entrer.

C'était Michiru qui avait choisi ce restaurant, parce que la jeune femme rencontrée la veille avait dit y travailler. Pour une fois qu'elle sortait de chez elle, elle avait eu envie d'y aller par la même occasion.

— Attention, il y a une marche.

— D'accord.

Kazue avait sans doute ouvert la porte, des odeurs de fromage chaud et de pâtes s'échappaient du restaurant. Elle entendit une jeune femme demander si elles voulaient une table pour deux. C'était une voix qu'elle connaissait.

— Bonjour ! lança-t-elle tout en se demandant si la serveuse se souviendrait d'elle ou si elle l'avait déjà oubliée. Après un bref silence, la réponse arriva.

— Ah, hier... C'est gentil d'être venue.

Michiru l'imagina vêtue de l'uniforme du restaurant, en train de les accueillir à la porte. La serveuse aussi semblait se souvenir d'elle.

Michiru et Kazue furent conduites vers une table au fond de la salle. Elles s'installèrent et Kazue lut le menu à voix haute. Elle détaillait chaque plat en regardant les photos de la carte.

— C'est elle qui t'a rapporté du linge ? demanda Kazue, après lui avoir indiqué où se trouvait son verre d'eau.

— Oui, il paraît qu'elle habite près de chez moi. Elle s'appelle Mishima Harumi.

Elle avait déjà raconté à son amie dans quelles circonstances la jeune femme lui avait rendu visite la veille. Comme à son habitude, Michiru était allongée dans le salon quand la sonnette avait retenti. Alors qu'elle ouvrait la porte, une voix de femme l'avait interpellée :

— Excusez-moi... On dirait que du linge de chez vous a été emporté par le vent... Ce vêtement-là...

La voix lui était inconnue, mais comme elle parlait de « ce vêtement », Michiru comprit qu'on lui tendait certainement l'objet en question. Elle tendit la main avec précaution, cherchant où se trouvait ce que son interlocutrice lui présentait. C'est alors que celle-ci réalisa que Michiru ne voyait pas.

— Ah, vous êtes... ?

— Oui, exactement.

Michiru sentit une étoffe sur sa main qui cherchait dans le vide. Son interlocutrice avait dû l'approcher. Elle percevait la volonté de lui signaler la présence de l'objet. Il semblait s'agir d'une chemise. Cette personne avait ramassé le vêtement tombé dans la rue et pris le temps de sonner à sa porte.

Après l'avoir remerciée, Michiru discuta un peu avec elle et apprit que la jeune femme vivait dans le quartier. Celle-ci offrit de venir l'aider si nécessaire, puisqu'elle habitait tout près.

— Je travaille dans un restaurant italien. L'établissement s'appelle le Melanzane. J'espère que vous viendrez à l'occasion, lui avait-elle dit avant de partir, ajoutant qu'elle s'appelait Mishima Harumi.

— C'est super que tu aies fait connaissance avec quelqu'un du quartier. En plus, c'est une belle femme.

La voix de Kazue laissait percer une joie profonde, chaleureuse. Elle ne l'exprimait pas ouvertement, mais elle se faisait du souci pour Michiru.

Kazue pensait toujours à Michiru enfermée chez elle, dont le seul lien avec le monde extérieur était ses conversations avec elle. Michiru en était navrée.

— Avez-vous choisi ?

C'était Harumi. Sa voix était douce, apaisante. Kazue passa commande, décidant même pour Michiru.

— Harumi, un instant, s'il vous plaît.

Dans les ténèbres, elle ne saisissait pas bien la situation, mais Kazue semblait avoir retenu Harumi qui s'apprêtait à s'éloigner.

— Mettez-vous à côté de Michiru. Oui, comme ça.

Le déclencheur retentit. L'obscurité se teinta de rouge un bref instant, dans la direction de Kazue. La lumière du flash avait percé les épaisses ténèbres des globes oculaires de Michiru, pénétrant jusqu'à la rétine. Elle entendit ensuite la pellicule se rembobiner. Puis les pas de Harumi qui s'éloignait.

— Au fait, Michiru, qu'est-ce que tu faisais au moment de l'incident de l'autre jour ? Ça s'est passé juste derrière chez toi, la police a dû venir te poser des questions, non ?

— Un incident ?

Kazue se tut en entendant la réponse. Michiru était déconcertée, avait-elle donc posé une question saugrenue ?

— Il y a trois jours. Michiru, tu ne sais pas ce qui s'est passé à la gare ? Tu n'as rien entendu ce jour-là ?

Kazue lui expliqua que trois jours plus tôt, le matin, quelqu'un était mort à la gare. Un homme était tombé du quai au passage du train express. Il avait été écrasé, tué sur le coup.

— Maintenant que tu me le dis, il me semble bien avoir entendu un train freiner brusquement et le brouhaha d'un attroupement.

Cela ne l'intéressait pas tellement et elle ne s'en était pas préoccupée.

— Tu pourrais faire un effort quand même. Alors, à ton avis, pourquoi est-il tombé du quai ? Eh bien, il paraît que quelqu'un l'a poussé.

Le coupable avait vérifié que sa victime avait bien été écrasée par le train avant de sauter du quai, à l'extrémité, et de prendre la fuite. Le chef de gare avait vu un homme s'enfuir.

— Le criminel, il paraît que c'est un homme, n'a pas encore été arrêté, il est en cavale. Ça s'est passé près de chez toi, il faut te tenir au courant de ce genre de choses.

— C'est vrai, répondit Michiru.

Elle comprenait pourquoi un policier du quartier lui avait rendu visite l'après-midi du jour en question. Il lui avait demandé si elle n'avait rien remarqué d'anormal près de chez elle, si elle n'avait pas vu un jeune homme. Sans doute cherchait-il le coupable en fuite.

Elle réfléchissait, les deux mains autour de son verre d'eau quand, soudain, elle ne sentit plus rien entre ses doigts. Son verre s'était évaporé

comme par magie. Troublée, elle chercha à tâtons sur la table.

Le rire étouffé de Kazue lui parvint. Elle comprit alors que c'était une farce de son amie. D'un geste vif, celle-ci avait ôté le verre d'entre ses mains et l'avait caché. Elle se fâcha à demi, lui demandant pourquoi elle lui jouait un tel tour.

— Parce que c'est mignon de te voir comme ça, s'entendit-elle répondre.

Enfin, le bruit des assiettes qu'on déposait sur la table résonna. En même temps, un fumet de sauce tomate s'éleva. Kazue lui expliqua le nom compliqué des pâtes.

Pendant les repas, elle prenait toujours garde à ne rien renverser, à ne pas faire tomber son verre. Même si de la sauce dégoulinait sur ses vêtements, elle ne s'en rendrait pas compte.

La cuisine était excellente.

A la sortie, Harumi tenait la caisse ; elle l'écouta discuter avec Kazue.

— Vous êtes une amie de Michiru ?

— Nous sommes des amies d'enfance, depuis le primaire.

— Vous vous entendez bien.

Après avoir quitté le restaurant, elle prit le bus avec Kazue.

Guidée par son amie, la jeune femme franchit la marche et s'installa dans un siège. Sans elle, il lui serait même difficile de prendre le bus.

Elle aimait bien ce moyen de transport. Au feu rouge, même le bruit du moteur s'évanouissait parfois. Cela lui plaisait particulièrement. Les vibrations provenant de sous le bus stoppaient, un calme à vous couper le souffle planait soudain à l'intérieur. Les voix résonnaient si on parlait, alors les voyageurs se taisaient. Un profond silence régnait. A l'école aussi, à l'heure de la récréation, le brouhaha des voix et les bruits variés s'arrêtaient parfois net, plongeant brièvement la salle de classe dans le calme. Ça lui rappelait cet instant. Elle aimait ce silence déconcertant.

Elles prirent le bus jusqu'à la gare, puis le train jusqu'à la station qui se trouvait derrière chez Michiru.

— Il te reste du mazout pour le poêle ? lui demanda Kazue, une fois arrivées. Quand le réservoir était vide, il suffisait de lui demander de le remplir. Michiru aurait pu le faire toute seule mais cela inquiétait son amie.

— Oui, ça va.

— Fais bien attention au feu, lui recommanda-t-elle en partant. Elle habitait à une demi-heure à pied.

Une fois seule, Michiru entra dans la maison ; la tristesse la submergea. Un vide qu'elle ne ressentait pas quand elle restait seule chez elle l'étreignait après ses sorties avec Kazue. Cela prouvait qu'elle avait passé un bon moment avec son amie.

Otant le manteau de son père, la jeune femme se mit à l'aise. Elle réalisa qu'elle n'avait pas parlé à Kazue des signes étranges qu'elle détectait dans la maison ces derniers temps. La tranquille obscurité qui l'enveloppait d'ordinaire semblait sur le point de se désagréger depuis quelques jours.

Peut-être un chat faisait-il ses allées et venues à la faveur d'une fenêtre restée ouverte. Michiru parcourut toute la maison, inspectant les fenêtres une par une.

Aucune d'entre elles n'était ouverte ; elle n'entendit pas non plus le moindre cri d'animal.